

Barbara Cassin

Centre Léon Robin de recherches sur la pensée antique, CNRS

INTRADUISIBLE ET MONDIALISATION

Entretien réalisé par Michaël Oustinoff

Michaël Oustinoff – *Dans votre dernier ouvrage¹, « Google-moi. La deuxième mission de l'Amérique », vous citez Humboldt : « La pluralité des langues est loin de se réduire à une pluralité de désignations d'une chose ; elles sont différentes perspectives de cette même chose et quand la chose n'est pas l'objet des sens externes, on a affaire souvent à autant de choses autrement façonnées par chacun². » Cette citation trouve-t-elle à s'appliquer aujourd'hui, à l'heure de la mondialisation ?*

Barbara Cassin – Oui, bien sûr. Ni plus ni moins qu'à l'époque de Humboldt. Nous parlons et nous pensons toujours en langues, et les langues ne sont pas superposables. Lorsqu'on suppose qu'elles le sont, elles se moquent de nous. Un simple exemple. Allez sur Google, à la rubrique « Traduire cette page ». Le résultat est saisissant. Partez de : « Et Dieu créa l'homme à son image », puis faites-le traduire en anglais, ce qui donne : « And God created the man with his image ». Retraduisez-le en français, puis à nouveau en anglais, et ainsi de suite jusqu'à obtenir une traduction stabilisée. On passe ainsi à « Et Dieu a créé l'homme avec son image », puis à « And God Created the man with his image », enfin à « Et Dieu a créé l'homme avec son image ». Voilà qui est sensiblement différent de notre point de départ ! Et en partant de l'allemand, la même procédure aboutit à « Et l'homme à son image a créé un dieu », dont on goûtera toute la saveur blasphématoire.

M. O. – *Est-ce à dire que la traduction automatique n'a, en réalité, que peu d'intérêt, au vu de telles limitations ?*

B. C. – Non, bien au contraire. La traduction automatique constitue, à l'heure de la mondialisation, un chantier immense, et du plus grand intérêt. Tout d'abord, les difficultés que rencontre la traduction

automatique permettent de démontrer de manière éclatante que les langues ne sont pas interchangeables. Google, d'ailleurs, n'est nullement un cas isolé : la Communauté européenne, par exemple, utilise Systran, à l'heure actuelle le plus performant des traducteurs automatiques. Comment évite-t-il les contresens en cascade dont je viens de parler ? Si « Et Dieu créa l'homme à son image » donne tant de fil à retordre, c'est, notamment, en raison de la pluralité d'interprétations possibles de la préposition « à » : le point d'achoppement de la traduction est toujours, en effet, de l'ordre de l'homonymie, que l'on se place du point de vue de la syntaxe ou de la sémantique. Par conséquent, la traduction automatique contournera l'obstacle en recourant à des énoncés « désambigués », et, ce que l'on ne sait pas toujours, en se servant d'une unique « langue-pivot », à savoir l'anglais. L'ennui, pour reprendre la belle formule de Jacques Lacan, c'est qu'« une langue, entre autres, n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister »³.

M. O. – *Mais alors, comment fait-on pour « désambiguer » un énoncé ?*

B. C. – Là encore, je me contenterai de donner un exemple, celui du verbe « être », verbe polysémique par excellence, dont on connaît l'importance pour la philosophie grecque et, plus généralement, pour la culture du « monde occidental ». Cela revient en fait à se demander comment désambiguer le verbe *to be*, puisque l'on se sert de l'anglais comme langue-pivot. Pour cela, il suffit de recourir à WordNet (le logiciel mis au point par le laboratoire d'intelligence cognitive de l'Université de Princeton⁴) qui nous propose... pas moins de treize sens différents, non hiérarchisés, qui se recouvrent parfois partiellement, et sans aucun ordre intelligible de succession. On trouve ainsi la copule en 1, l'identité en 2, et l'existence en 4 (« *Is there a God?* »), alors que le lieu vient en 3 et que, sur le même niveau, on trouve des sens très pointus (sens 9 « incarner » : « Derek Jacobi était Hamlet ») ou très idiomatiques (sens 10 « passer ou prendre le temps » : « *I may be one hour* »), etc. Le résultat est évidemment problématique : les langues naturelles sont simplifiées à outrance pour pouvoir se couler dans le moule d'une langue conceptuelle neutre, en réalité très idiomatique, qui fait office de simple échangeur. L'offre multilingue tout comme l'offre de traduction, omniprésentes sur Google, pivotent effectivement toutes deux autour d'une seule et même langue, l'anglais, ou plus exactement, le *globish*.

M. O. – *Dans votre livre, vous citez d'Alembert : « Avant la fin du XVIII^e siècle, un philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit langues différentes ; et après avoir consumé sa vie à les apprendre, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la langue latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matières de goût, ne pourrait être que très utile dans les ouvrages de philosophie, dont la clarté et la précision doivent faire tout le mérite, et qui n'ont besoin que d'une langue universelle et de convention⁵. » L'argument ne garde-t-il pas toute sa pertinence aujourd'hui, le latin ayant été supplanté par l'anglais ?*

B. C. – Je plaide pour une tout autre conception de la différence des langues et du multilinguisme. Le *Vocabulaire européen des philosophies*⁶, que j'ai dirigé, prouve exactement le contraire de ce qu'avance d'Alembert, à commencer par l'idée selon laquelle on n'aurait besoin, dans les ouvrages de philosophie que d'une « langue universelle et de convention ». À nouveau, on pourrait reprendre l'exemple du verbe « être », que Schleiermacher qualifiait de « premier verbe », en ajoutant que « même lui » est « éclairé et coloré par la langue »⁷, mais la démonstration vaut en réalité pour toutes les entrées de ce *Dictionnaire des intraduisibles* : est-ce qu'avec *mind* on entend la même chose qu'avec *Geist* ou qu'avec *esprit* ? *Pravda* est-il un mot signifiant *vérité* ou *justice* ? Et *mimêsis*, est-ce *représentation* ou *imitation* ? Parler d'*intraduisibles* ne signifie nullement que ces termes ne puissent être traduits, mais que l'intraduisible, c'est ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire, comme je l'explique dans la *Présentation*. D'une langue à l'autre, ce ne sont pas seulement les mots, mais également les réseaux terminologiques, les grammaires et les syntaxes, qui ne sont pas superposables, et de telles différences sont, non pas liées à une opacité contextuelle qu'il faudrait à tout prix « désambiguer » par le biais d'une langue universelle réduite à sa plus simple expression, mais au contraire pourvoyeuses d'enrichissement, chaque langue étant comme un nouveau filet jeté sur le monde. De ce point de vue, l'anglais ne fait pas exception.

M. O. – *Que voulez-vous dire par là ?*

B. C. – Qu'il ne faut pas confondre langue de service et langue de culture. L'exemple de Google est à cet égard éclairant, puisqu'il érige le *globish* en modèle de communication universelle. Du coup, par rapport à cette langue, les autres font figure de dialectes : c'est le cas du français, de l'allemand, etc. mais également de l'anglais de Shakespeare ou de Joyce ! Un site comme Wikipédia est tout à fait caractéristique : certes, il se décline en de nombreuses langues, mais fait du consensus son mode de fonctionnement. Cette encyclopédie en ligne, que chacun est soi-disant libre de modifier au fur et à mesure qu'elle se constitue, fait jouer en réalité la *doxa* contre l'*âgon*, autrement dit l'opinion reçue contre la confrontation des idées. Il en va de même de Google, en tant que moteur de recherche : la hiérarchisation des données disponibles sur Internet s'effectue à partir de l'algorithme PageRank, qui classe les pages Web sur des critères uniquement quantitatifs. Mais la quantité produit-elle automatiquement la qualité ? La véritable réflexion est peu compatible avec de telles prémisses, et il en va de même de la langue : une part considérable de la recherche, en philosophie ou en sciences humaines, ne peut s'effectuer par l'intermédiaire d'une langue purement utilitaire. À l'inverse, il faut résolument prendre la défense de l'anglais en tant que langue de culture, au même titre que les autres.

M. O. – *Le projet « Social Science Translation Project » lancé à l'initiative de l'American Council of American Societies, abonde, apparemment, dans votre sens. Il se termine par un « Plaidoyer pour que les chercheurs publient dans leur propre langue », où l'on peut lire notamment : « Les modes de pensée et*

d'argumentation propres aux sciences humaines dans la sphère anglo-américaine sont devenus un lit de Procuste aux dimensions duquel tous les types de conceptualisations doivent s'adapter. Il en résulte une homogénéisation et un appauvrissement croissants du discours⁸. » Il va de soi qu'un tel projet n'a de sens qu'en accordant à la traduction les moyens adéquats.

B. C. – C'est un remarquable projet que je connais très bien. S'agissant de traduction, j'ajouterai que le *Vocabulaire européen des philosophies* est actuellement en train d'être traduit, c'est-à-dire adapté, en plusieurs langues, et notamment en anglais, et que j'envisage, une fois ces traductions achevées, d'effectuer une étude comparative de ces différentes versions.

M. O. – Un « Dictionnaire des intraduisibles » doit, par définition, poser toutes sortes de problèmes aux traducteurs !

B. C. – Effectivement. Et ils se posent différemment selon la langue considérée. Mais l'aspect le plus intéressant, c'est que l'on ne change pas seulement de langue, mais de *métalangue*. On se représentera mieux les choses en allant, par exemple, sur le site de la version électronique du *Vocabulaire européen des philosophies*⁹ développée dans le cadre du projet ECHO (*European Cultural Heritage Online*). Prenez, par exemple, la rubrique du mot allemand *Bild*. On y trouve la traduction, la plus fréquente, « image », mais également « tableau », « figure », « visage », le grec « eidôlon », les mots latins « imago » ou « species », etc. Un mot, en effet, ne vaut pas par lui-même, mais par rapport à ceux avec lesquels il forme système. C'est ainsi que *Bild* est relié à *Urbild* et *Abbild* (modèle/archétype et série), à *Bildung* (formation, culture), *Einbildungskraft* (imagination), etc. Cette partie de l'entrée ne peut être conçue de la même manière selon que la métalangue est, comme ici, le français, ou en allemand, par exemple, où langue et métalangue coïncideraient ! Le terme *Bild* est ensuite replacé dans le contexte de la traduction du Nouveau Testament par Luther, traduction que l'on met en parallèle avec la Vulgate. Là encore, il est impossible de procéder de la même manière selon que l'on utilise pour métalangue le français, l'allemand, l'ukrainien, le russe ou le farsi... d'où l'intérêt d'analyser comment les différentes traductions se font écho les unes aux autres.

M. O. – Justement, dans le « *Vocabulaire européen des philosophies* », il y a « européen », mais on trouve également représentée la langue arabe...

B. C. – Oui, c'était indispensable puisqu'une partie de l'héritage grec a été transmis à l'Europe par l'intermédiaire de l'arabe. C'est, pour l'Europe, une *langue de passage*, au même titre que l'hébreu. Elles ont leur place au sein de ce que j'appellerai les langues de l'histoire européenne, à côté du sanscrit, du grec et du latin. La question des langues, en Europe, demande en effet à être prise en compte dans toute sa

diversité. S'il y a des langues « internes » à l'Europe, qui, comme le hongrois, ne sont pas devenues langues nationales ou officielles en dehors de l'Europe, des langues comme l'anglais, l'espagnol, le portugais ou le français ont été les langues de l'expansion et de l'émigration européennes. Les langues de l'Europe dépassent, comme on sait, très largement les cadres de l'Europe. Les langues de l'*immigration*, elles, sont souvent reléguées au second plan – qu'elles soient, ou non, des langues déjà européennes. Or, dans un pays comme la France, des langues comme le portugais, l'arabe ou le chinois sont largement représentées. C'est une richesse culturelle inestimable sur laquelle il me semble indispensable de faire fonds. C'est également le point de vue qu'adopte, par exemple, Xavier North, le délégué général à la langue française et aux langues de France¹⁰. Par ailleurs, la mondialisation nous met en contact avec les langues les plus variées, et notamment celles d'acteurs occupant sur la scène internationale des positions appelées à devenir de plus en plus fortes : il en va ainsi du chinois, du hindi ou de l'arabe. C'est pourquoi il est de moins en moins possible de s'en tenir à la vision traditionnelle d'une Europe centrée sur elle-même. Voilà également pourquoi j'attache une si grande importance à ce qu'un ouvrage comme le *Vocabulaire européen des philosophies* ne soit pas uniquement traduit dans des langues « européennes », et, plus généralement, pourquoi je suis en faveur du multilinguisme.

M. O. – *L'Europe est donc pour vous foncièrement multilingue ?*

B. C. – L'Europe est babélienne. C'est là un atout et non un handicap, contrairement à ce que prétendent les partisans du tout-à-l'anglais. Si l'on considère que la langue est un simple outil de « communication », dans ce cas d'Alembert a raison : inutile de s'évertuer à apprendre plusieurs langues. Une seule suffit alors pour tous les usages, et, dans ce cas, pourquoi pas l'anglais ? C'est déjà de fait et pour toutes sortes de raisons la langue dominante. Mais, outre que, comme le dit Nietzsche, chaque langue est « intéressante en soi », le multilinguisme fait partie intégrante de l'identité de l'Europe. On se rappelle le logo « international » créé pour célébrer en 2007 les cinquante ans du Traité de Rome « Tögeth® since 1957 » et les réactions négatives qu'il avait suscitées, dans la mesure où il symbolisait le triomphe du *globish* promu au rang de langue unique, les autres langues n'apparaissant que comme des accents (Google parle de *flavors*) qui font fautes d'orthographe. C'est aller à l'encontre de la politique de l'Union européenne telle qu'elle a été menée par Ján Figel', le Commissaire européen responsable de l'éducation, de la formation, de la culture et du multilinguisme, et, depuis 2006, par Leonard Orban, Commissaire au seul portefeuille du multilinguisme. (Je signale au passage qu'au sein de l'Union européenne, je fais actuellement partie du groupe de haut niveau sur le multilinguisme mis en place par Ján Figel'). Il ne s'agit pas, naturellement, d'apprendre toutes les langues, mais d'en promouvoir la connaissance, ce qui n'est pas pareil.

M. O. – *Quelles mesures préconisez-vous ?*

B. C. – Il est naturellement exclu que je réponde ici de manière exhaustive à une telle question. Je me contenterai de mentionner quelques-uns des points qui me semblent importants. Tout d'abord, en ce qui concerne l'anglais, dont l'intérêt, dû à son statut de langue internationale, est incontestable. Doit-on enseigner la langue de service (peu importe qu'on l'appelle « langue véhiculaire », « langue de transmission », *lingua franca*, etc.) ou la langue de culture ? À mon avis, les deux. En n'apprenant que la langue de la « communication », on est deux fois pénalisé : parce qu'on communique dans une langue pauvre, et parce qu'on la parle moins bien que les anglophones pour qui elle s'appuie sur une langue maternelle et une langue de culture. Or c'est justement ce que l'on a tendance à faire aujourd'hui. Ce qui vaut pour l'anglais vaut bien sûr pour les autres langues. Néanmoins (c'est là la deuxième chose sur laquelle j'aimerais insister), il faut également apprendre à développer les connaissances *passives*. Ainsi, le fait d'avoir appris le latin me permet d'avoir une assez bonne compréhension passive de l'italien, de l'espagnol ou du portugais (contrairement au hongrois, par exemple). Le même raisonnement s'applique aux langues germaniques, aux langues slaves, etc. En particulier, il me semble hautement souhaitable qu'une offre de « langues internalisées » (langue des migrants, langue de proximité, etc.) soit disponible, de manière à ce que l'on puisse en acquérir au moins une compétence passive. Je pense notamment au cas de l'arabe en France. Enfin, il ne faut pas oublier d'enseigner les langues des grands acteurs mondiaux que sont devenus la Chine, l'Inde ou le Japon. On ajoutera une autre dimension tout aussi importante : le développement de l'apprentissage tout au long de la vie, qui montre à quel point les notions de compétences actives et de compétences passives sont en réalité à géométrie variable. Voilà pour ce qui a trait aux langues.

M. O. – *Mais il y a aussi le volet « traduction ».*

B. C. – Exactement. La traduction, et par conséquent l'édition, sont des domaines clés pour le multilinguisme. Comme l'a fort justement dit Umberto Eco : « La langue de l'Europe, c'est la traduction. » Il ne saurait en effet être question d'apprendre toutes les langues parlées au sein de l'Union européenne. La traduction joue donc un rôle essentiel. Là encore, je me contenterai d'ajouter quelques remarques. J'aimerais, en particulier, revenir sur la question de la traduction automatique. Face à des flux de traduction de plus en plus considérables, il est logique que la part accordée à la traduction assistée par ordinateur s'accroisse en proportion. Néanmoins, pour traduire aujourd'hui du français en chinois, on passe par l'anglais, désambigué grâce à WordNet, avec les inconvénients majeurs que l'on a eu l'occasion de signaler. Il serait donc utile, pour ne pas dire urgent, que l'on cherche à passer directement d'une langue à l'autre, autrement dit d'une intégrale des équivoques à une autre intégrale d'équivoques, en tentant de modéliser de mieux en mieux le travail opéré par les traducteurs dans toute sa complexité. C'est là une direction de recherche dont l'intérêt est capital.

M. O. – *Il faut aussi, je suppose, promouvoir les autres formes de traduction.*

B. C. – Naturellement. Et pour cela, l'Europe doit se donner les moyens d'une politique ambitieuse. Il faut recenser les ouvrages qu'il est essentiel de traduire – une bibliothèque des manques –, créer les synergies nécessaires entre les différents acteurs, y compris financiers, afin que les traductions s'effectuent rapidement, notamment en ce qui concerne les ouvrages clés, développer les co-éditions entre des éditeurs de pays différents, etc. Un point sur lequel j'aimerais insister est celui des publications bilingues. Le simple fait d'avoir sous les yeux la langue originale crée en effet immédiatement une familiarité, qui aide à prendre conscience que les langues ne sont pas interchangeable. Les livres bilingues, en particulier ceux qui comportent des éléments permettant de comparer la langue maternelle et la langue étrangère (commentaires, notes, glossaire, etc.), sont des outils appelés à jouer un rôle essentiel dans l'enseignement de la culture en Europe. Ce sont, de surcroît, des instruments de premier ordre au service de la compréhension passive. Je pense aux textes littéraires, philosophiques ou de sciences humaines, mais aussi, par exemple, aux textes de lois fondamentales : où l'on verrait comment les termes du droit romain sont rendus par ceux de la *common law*, car « droit » et « loi », ce n'est pas la même chose que « *right* » et « *law* ».

M. O. – *Ce sont autant d'intraduisibles qui figurent dans le « Dictionnaire européen des philosophies », mais la même problématique est applicable à d'autres aires culturelles. C'est le cas de la notion d'« Ubuntu », présente dans la Constitution provisoire de l'Afrique du Sud, établie en 1993 dans le sillage de l'abolition de l'apartheid, et dont vous avez parlé dans un de vos articles¹¹. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?*

B. C. – C'est un concept qui a joué un rôle central dans le rapport de la Commission Vérité et Réconciliation sud-africaine, et un intraduisible : c'est pourquoi on le retrouve, inchangé, dans les onze versions de cette constitution correspondant aux onze langues nationales de l'Afrique du Sud, où est solennellement affirmé le besoin d'*Ubuntu* et non de vengeance, de victimisation. Ce mot, qui appartient aux langues bantu, signifie « la qualité d'être une personne avec d'autres personnes », ce qu'Antje Krog résume excellemment sous la forme « Nous sommes, donc je suis »¹². Dans l'article dont vous parlez, je mentionne également l'intraduisible graffiti figurant sur le mur extérieur de la maison où logeait Desmond Tutu à Cape Town : *How to turn human wrongs into human rights*, car le couple « *wrong* »/« *right* » ne recouvre pas exactement le couple « tort »/« droit » (c'est aussi « mal »/« bien » et « faux »/« vrai »), et je fais également appel aux concepts grecs d'*alêtheia* (vérité), d'*aidôs* (pudeur) ou de *dikê* (justice). Il n'est donc pas question de s'enfermer dans une aire culturelle donnée, et la traduction, justement, est l'un des meilleurs antidotes en la matière. C'est pourquoi l'ethnologue Maurice Godelier a proposé au sein même du projet ECHO, dont il a déjà été question, un nouveau volet : celui des composants non européens de l'héritage culturel de l'Europe¹³. Ce vaste projet, initié par l'Institut Max Planck de Berlin et la Commission européenne, ne pouvait s'en tenir à mettre en ligne des sources uniquement occidentales : la traduction n'en prend que plus d'importance.

NOTES

1. B. CASSIN, *Google-moi. La deuxième mission de l'Amérique*, Paris, Albin Michel, 2007.
2. W. VON HUMBOLDT, « Fragment de monographie sur les Basques » (1822), traduit dans P. CAUSSAT, D. ADAMSKI, M. CRÉPON, *La Langue, source de la nation*, Mardaga, 1996, p. 433.
3. J. LACAN, *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 47.
4. Ce logiciel est téléchargeable sur le site <<http://wordnet.princeton.edu/obtain#win>>.
5. D'ALEMBERT, *Encyclopédie. Discours préliminaire*, p. 143.
6. B. CASSIN (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil et Le Robert, 2005.
7. F. D. E. SCHLEIERMACHER, « Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens », in *F. Schleiermachers sämtliche Werke*, tome 3, *Zur Philosophie*, vol. 2, Berlin, Reimer, 1838, p. 207-245 ; *Des différentes méthodes du traduire*, trad. en français par A. Berman, Paris, Seuil, coll. « Points bilingues », 1999, p. 83.
8. *Recommandations pour la traduction des textes de sciences humaines*, trad. en français par B. Poncharal, New York, American Council of Learned Societies, 2006, p. 30.
9. *Vocabulaire européen des philosophies (VEP)*. En ligne sur <<http://robert.bvdep.com/public/vep/accueil.html>>.
10. Voir le dossier *Bataille pour le français* sur le site <<http://www.adpf.asso.fr/adpf-publi/folio/bplf/index.html>>.
11. B. CASSIN, « Amnistie et pardon : pour une ligne de partage entre éthique et politique », *Le Genre humain*, n° 43, B. CASSIN, O. CAYLA, P.-J. SALAZAR (dir.), *Vérité, réconciliation, réparation*, Paris, Seuil, hiver 2004.
12. Voir B. CASSIN, « “Removing the perpetuity of hatred”: on South Africa as a model example », *International Review of the Red Cross*, vol. 88, n° 862, juin 2006, p. 236.
13. Voir *Case Study 5: Non-European Components of European Cultural Heritage*, en ligne sur <http://echo.mpiwg-berlin.mpg.de/home/project/pilotphase/case_studies#Anchor-CS5>.